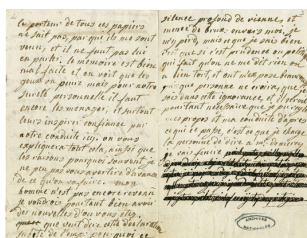




## Les dessous des lettres de Marie-Antoinette



Nous sommes le 29 juin 1791. Le vent de la Révolution souffle en tempête sur la France. De la chute de l'Ancien Régime va naître dans un an la République. Aux Tuileries, Louis XVI et sa famille attendent avec inquiétude de connaître leur avenir après l'épisode tragi-comique de la fuite à Varennes, un village de Lorraine où le roi, déguisé en bourgeois, a été arrêté puis ramené de force dans la capitale. L'accueil du souverain à Paris, le 24 au soir, ne laisse rien présager de bon : son retour s'est fait sous le regard d'une foule morne et silencieuse sur ordre, entre deux haies de soldats tenant leurs fusils renversés, comme aux enterrements... Tandis qu'à l'Assemblée constituante, les députés sont dépassés par la montée des violences populaires, ce même 29 juin, Marie-Antoinette envoie message sur message à son ami le plus sûr. Le comte Axel de Fersen, un gentilhomme suédois dont la tête a été mise à prix car il a aidé la famille royale à échapper à la vigilance des gardes nationaux de La Fayette. « *Je puis vous dire que je vous aime* », lui écrira-t-elle bientôt...

Découverts en 1907 dans un billet crypté, dont une copie manuscrite, déchiffrée mais non datée, est conservée aux Archives nationales, ces quelques mots jetés furtivement sur le papier ont fait couler beaucoup d'encre. Confirment-ils que la reine de France, Marie-Antoinette, ait entretenu une relation sentimentale avec un étranger, de surcroît adversaire déclaré de la Révolution ? Et si oui, de quoi parle-t-on ? D'un amour platonique, ou physiquement consommé, comme l'a affirmé plus tard, en termes grossiers, Napoléon Bonaparte, devenu empereur ? Deux cent vingt-deux ans après que le couperet de la guillotine a emporté Marie-Antoinette et ses secrets, la technologie vient peut-être de fournir aux historiens le moyen de retourner les rares pièces encore inutilisées de ce puzzle royal.



### Des procédés d'imagerie innovants

Dans le cadre d'un projet financé par la Fondation des sciences du patrimoine et soutenu par les Archives nationales, une équipe du Centre de recherche sur la conservation des collections (CRCC, CNRS-MNHN-ministère de la culture) et de l'université de Cergy-Pontoise a analysé, par des procédés d'imagerie innovants, les passages caviardés de la correspondance entre Marie-Antoinette et Axel de Fersen. Le postdoctorant Florian Kergoulay et ses collègues affirment avoir réussi là où tant d'autres avaient échoué : lire le texte caché



[Visualiser l'article](#)

sous les boucles, jambes et pointes qu'une main anonyme a tracées, à une certaine époque, sur le papier, dans le but probable de préserver l'honneur de la reine après sa mort.

L'affaire Fersen reste l'un des mystères de la Révolution. Jusqu'en 1877, rares étaient ceux qui soupçonnaient le rôle joué par ce noble suédois dans l'histoire de France. Mais, cette année-là, son petit-neveu, le baron Rudolf Maurits von Klinckowström, rend publique pour la première fois une partie de sa correspondance avec Marie-Antoinette. Au total, une soixantaine de lettres, à la lecture desquelles les historiens découvrent l'importance de ce personnage. Outre qu'il a organisé la fuite à Varennes, Axel de Fersen a joué le rôle de représentant officieux de la reine auprès des cours d'Europe, entre juin 1791 et août 1792, lorsque, la famille royale étant en résidence surveillée aux Tuileries, la Législative déclare la guerre à l'Autriche – et proclame bientôt que la « *patrie [est] en danger* ». Mêlé aux manœuvres diplomatiques compliquées de la souveraine, qui joue double jeu, et dans lesquelles il finit par s'emmêler, cet homme hardi, monarchiste convaincu mais piètre politique, réussit, le 13 février 1792, un coup formidable. Rencontrer secrètement le couple royal, sévèrement gardé aux Tuileries et... passer la nuit au palais. Cette même nuit qui excita tant l'imagination des historiens. L'année suivante, il est de ceux qui tentent de faire évader du Temple Marie-Antoinette et sa famille, après l'exécution de Louis XVI.

Problème : tout le contenu de la correspondance entre Marie-Antoinette et Fersen ayant survécu n'a pu être publié en 1877. En effet, ces lettres à caractère politique étant hautement compromettantes, une partie d'entre elles ont été écrites à l'encre sympathique ou ont été chiffrées. Les premiers historiens, qui ignorent le code, sont contraints de se fier aux versions déchiffrées découvertes dans les papiers de Fersen. Il faudra attendre l'année 1931 pour qu'un certain Yves Gylden révèle, dans une obscure revue de criminalistique, la table adéquate de chiffrement. Puis 2008 pour que deux mathématiciens de l'université de Cergy-Pontoise et de l'université de Versailles, Valérie Nachev et Jacques Pattarin, l'appliquent aux documents chiffrés et procèdent à des comparaisons.

### La reine déclare sa flamme

Ce travail qui, sur le fond, n'a apporté aucune révélation fracassante, a permis la découverte d'une lettre inédite et d'un nouvel extrait, où la reine déclare sa flamme à Fersen. Au passage, on a aussi pu apprendre que la reine se servait pour sa correspondance secrète d'une technique de chiffrement sûre pour l'époque, quoique mal utilisée. Un code dit « polyalphabétique » combinant une table de chiffrement fixe et un mot-clé variable, inspiré des méthodes de cryptologie Porta et Végénère imaginées deux cents ans plus tôt et couramment utilisée dans les cours d'Europe. Il ne sera « cassé » qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

A cet obstacle d'ordre technique, il faut ajouter l'« énigme des points de suspension ». Dans la publication de 1877, ceux-ci remplacent les passages manquants de certaines lettres. Souvent placés au début et à la fin des missives, ces « blancs » – qui correspondent à des parties du texte caviardées, c'est-à-dire raturées à l'aide de boucles – frustrèrent les historiens. A l'évidence, ils concernent la partie privée de la correspondance. Celle qui est de nature amoureuse, comme le prouve l'examen d'autres sources, notamment le « carnet » de Fersen et ce qui reste de son journal. Qui a apposé ces ratures ? Est-ce Fersen lui-même ? Ou l'un de ses descendants, qui aurait ainsi fait preuve d'une pruderie grotesque ? Pressé de toutes parts, le vieux baron Klinckowström refuse net de s'expliquer : il déclare vouloir emporter le secret dans sa tombe ! Et, afin de décourager définitivement les opportuns, il prétend avoir demandé à l'une de ses amies de retirer les lettres raturées de la cassette (où elles étaient enfermées et dont lui seul détenait la clé) afin de les brûler, une à une, devant lui, dans un poêle placé en face de son lit !

En 2015, pareille polémique autour d'une banale affaire de sexe paraît ridicule. Mais, dans l'histoire de France, Marie-Antoinette n'est pas n'importe qui. « Grue » du Petit Trianon, dépensière, intrigante et traîtresse à la



[Visualiser l'article](#)

patrie, adultérine aux tendances saphiques et même incestueuses pour les sans-culottes et les républicains, elle est aux yeux des royalistes une icône martyre, fidèle au roi et à la monarchie, et donc évidemment vertueuse. De siècle en siècle, son image a été brouillée par les passions opposées des deux camps, ainsi que par des témoignages douteux. A cela, il faut ajouter l'immense influence du cinéma. « *Découvrir le texte caché sous les ratures permettrait ainsi de confirmer et de préciser les sentiments très forts que la reine portait au gentilhomme suédois. Même s'il est douteux qu'on puisse savoir, à la lecture de ces déclarations d'amour, si la liaison était ou n'était pas platonique* », estime l'historienne du XVIII<sup>e</sup> siècle Evelyne Lever, auteure de nombreux ouvrages, dont *Marie-Antoinette. Correspondance (1770-1793)* (Tallandier, 2005).



Les historiens stupéfaits

Car, contrairement à ce qu'avait déclaré l'irascible baron Klinckowström, ces lettres n'ont pas été détruites ! Mise aux enchères par les descendants de Fersen, une partie de la correspondance de Marie-Antoinette et de l'aristocrate suédois – 13 lettres se trouveraient encore à Stockholm – est achetée en 1982 par les Archives nationales, où les lettres sont toujours conservées. Non sans stupéfaction, les historiens qui, en un siècle, n'ont eu accès qu'épisodiquement au fond privé de la famille Fersen et ne disposent comme source sur ces documents quasiment que l'ouvrage de 1877 et quelques photographies, vont découvrir dans ce lot de 51 lettres les 13 billets caviardés que l'on croyait disparus ! En tout, cela représente 88 lignes de texte occulté dans 18 feuillets. Qu'est-il écrit ? Nombreux sont ceux qui ont essayé de le découvrir, usant pour cela des moyens les plus divers, allant du recours aux techniques photographiques de l'identité judiciaire à l'utilisation de systèmes informatiques. La dernière tentative aura été la bonne. Elle a été suscitée par les Archives nationales qui souhaitent, précise la conservatrice Isabelle Aristide, « *au terme de cette opération, mettre à la disposition des historiens une nouvelle publication de ces documents originaux* » .

Elle a consisté pour les chercheurs du CRCC à tester divers procédés d'optique et à en identifier un, adapté à cette application inédite. « *La principale difficulté étant* », explique Christine Andraud qui, avec Anne Michelin, a « encadré » le travail de Florian Kergoulay, *que le texte original comme le caviardage ont tous les deux été tracés à la plume avec de l'encre noire.* » Pour arriver à distinguer ces jeux d'écritures superposés, l'équipe a tiré parti du caractère artisanal des encres métallo-galliques utilisées jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Faits d'un mélange aqueux de sulfate de fer ou de cuivre, de tannins végétaux extraits de noix de galle et de gomme arabique, ces pigments ont eu des compositions variables suivant les époques et les lieux où ils ont été fabriqués. Si, ont raisonné les scientifiques, l'encre des caviardages n'a pas la même origine que celle des textes originaux, il sera peut-être possible d'établir ce qui les différencie, de les discriminer sur les parties où elles se recouvrent, puis de trouver un moyen d'accéder aux secrets de la correspondance. C'est ce que le groupe de Florian Kergoulay a pu démontrer après analyse par « fluorescence de rayons X sous microfaisceau » d'une des lettres de Marie-Antoinette où les variations de teneur en cuivre entre les encres étaient importantes.

www.lemonde.fr  
Pays : France  
Dynamisme : 396



Page 4/4

[Visualiser l'article](#)

Il s'agit d'un billet autographe, daté du 4 janvier 1792, adressé au comte de Fersen, dont les chercheurs ont d'ores et déjà pu révéler la partie camouflée – en attendant le décryptage, à venir dans les prochains mois, des autres missives (les mots en romain ont été interpolés). « *Je vais finire [sic] , non pas sans vous dire mon bien cher et tendre ami que je vous aime à la folie et que jamais je ne peu [sic] être un moment sans vous adorer* », écrit la femme cachée derrière la reine.